

La fleur bourgogne

Geneviève Cadieux

Numéro 81, printemps 1999

Passages

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13572ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cadieux, G. (1999). La fleur bourgogne. *Moebius*, (81), 31–35.

GENEVIÈVE CADIEUX

La fleur bourgogne

Je viens à peine de m'éveiller, troublée. Pour la toute première fois de ma vie, je n'ai aucun souvenir des rêves qui ont peuplé mon sommeil.

Seul, un immense vide.

Autour de mon être, de l'acier. Dans mes oreilles, un bourdonnement provenant, sans doute, d'une gigantesque machine. Hélices et boulons, moteurs et écrous.

Autour de moi, des éléments qui déclenchent la panique à coup sûr. Pourtant, je ne ressens rien de tel. Il n'y a que moi, en vase clos, que la lourdeur dans mes membres, le relâchement des muscles.

Et le sommeil qui vient.

Le sommeil comme abîme.

Je me blottis dans un mince drap blanc. Je remarque alors le sang séché, pétales bourgogne sur ma poitrine et cette douleur diffuse sur ma nuque. Tout cela m'attriste, je pense au sable chaud d'une plage, à un édredon.

Et je sombre.

* * *

Je quitte le bitume pour m'engager dans ce chemin de terre. La poussière forme un petit nuage à chacun de mes pas. Ce n'est pas une journée exceptionnellement belle.

Je suis vêtue d'une robe blanche, à la coupe grossière, comme si une malhabile couturière l'avait taillée dans un vieux drap élimé.

Une forme se précise au loin, c'est bruyant, soulevant la poussière, terrorisant chats et chiens aventureux. Il s'agit, en fait, d'un autobus poussif.

Je ne sais ce qui me force aussi impérativement à lui barrer le chemin. Je veux être passagère de cet engin rongé par la rouille. Je dois y monter pour aller m'asseoir sur un banc défoncé.

L'autobus.

Moi comme seule passagère.

L'appel de la route tel un instinct.

J'aimerais tellement y rencontrer un voyageur. Nous aurions la possibilité de parler de ce ciel bleu acier, de destinations inconnues, de détours imprévus. Malheureusement, il n'y a personne aux arrêts et je reste en compagnie du chauffeur moribond. Cet homme a la mâchoire si serrée que je doute sérieusement qu'il soit en mesure de relâcher la pression pour me dire une réconfortante banalité.

Aucune musique pour couvrir les bruits des vitres qui heurtent les cadres de métal, aucun soleil pour nimber les bancs d'une nuance chaude.

Je n'ose demander notre destination, car je sais que cela serait une offense. Les détours, les routes non recensées par la ville et les maisons barricadées le long du trajet font partie intégrante du jeu.

Il y a déjà plus d'une heure que je suis transbahutée comme une vulgaire valise. Nauséuse, je ferme les yeux pour ne pas être confrontée à la désolation du paysage. C'est à cet instant que l'autobus stoppe enfin. L'engin s'est immobilisé devant un étrange panneau de signalisation, jaune serin, sur lequel deux flèches noires pointent l'une vers l'autre. Le chauffeur quitte son siège, marche d'un pas lourd vers moi et se penche jusqu'à ce que son ombre me recouvre.

— Veuillez descendre.

Il me considère, l'œil torve, détachant chaque syllabe.

— Vous y êtes...

Franchement, je ne savais pas qu'un seul regard pouvait si bien imiter les froids polaires, les vents glaciaux. Je ne me fais pas prier pour descendre. C'est avec soulagement que je me retrouve dans cet endroit si vide. Derrière le panneau, la ville et sa rue principale parsemée de carcasses de voitures abandonnées aux

intempéries. Les immeubles aux vitrines barricadées. L'hostilité. Un chien errant, aux côtes saillantes, trotte sur le trottoir. Dans sa gueule, il serre fièrement un cadavre de rat au pelage humide et hérissé. J'erre dans la ville, parmi les odeurs, les flaques d'eau glauque et les plaintes des chattes en chaleur.

Une silhouette.

Un homme.

Il sort d'une ruelle. Stupéfaction, il s'agit de mon père. Il ne semble pas me reconnaître quand je lui dis des mots affectueux... nos mots pour nous désigner dans la douceur de notre famille. Il porte des vêtements de chantier, beaucoup trop grands pour lui. Les dents gâtées, la barbe longue. Il grommelle tout en donnant des coups de pied dans les tas d'immondices. Je me fais violence pour ne pas courir vers lui et le secouer. Je n'ai jamais vu une aussi terrible image. Je ne cherche même pas à comprendre. Il n'y a que lui et la misère.

Je continue mon chemin, m'éloignant de cet être cher plongé dans la déchéance. C'est alors qu'une forme claire, prostrée dans une voiture, attire mon attention, m'oblige à m'arrêter. La forme qui remue un peu au son de mes pas, c'est ma sœur. Elle est nue, les bras encerclant ses jambes de petite fille maigre. Je la regarde pleurer. Ses lèvres sont bleuies; son regard, rougi par la tristesse sans borne. Elle est émouvante dans sa nudité. Si pure, si douce. Je monte dans la voiture, lui murmurant des consolations pour l'âme, l'invitant au silence. Je m'approche pour la prendre dans mes bras. Elle ne fait que sangloter, se plaint comme un petit animal blessé. Du bout des doigts, je décolle les mèches humides qui strient son front. Je lui fredonne une chanson naïve. Je la laisse, à regret, pâle sculpture incarnant l'innocence. Le ciel s'assombrit, la ville n'en est que plus sordide. Le vent court les rues, un bruit attire mon attention, répétitif, familier. Le craquement des planches de bois. Je m'approche furtivement. Sur un balcon, ma mère et ma grand-mère, image rassurante. L'une est assise sur son éternelle chaise berçante. Fervente, elle tient d'une main tremblante son chapelet aux pierreries bleu tendre. Ma mère, quant à elle,

feuillette un ancien magazine de décoration. Ma grand-mère, étonnée par ma présence, sourit de toutes ses fausses dents. Si le visage de la vieille dame est accueillant, celui de ma mère est de marbre. Passant du lait au gris, il est un masque douloureux.

Je n'en peux plus. Ces silences, ces expressions déconcertées, la couleur de la tristesse qu'elles affichent à ma vue. Suis-je un miroir tourné vers leur déchéance? Ma mère sort de son mutisme au moment où je me prépare à reprendre la route. Elle descend les marches, ses pieds faisant craquer les planches du petit escalier. Elle approche, les bras quémendant une caresse. Elle me presse contre son cœur. De ses lèvres, surgit un mot déchirant.

— Pourquoi?

Je quitte mes mamans, je veux la solitude, je veux effacer les visions de misère, je veux comprendre la raison de leurs larmes. Je relève la tête pour faire face à l'homme qui se tient devant moi. Des pieds, mon regard monte jusqu'aux yeux bleus. Ils me parlent de la mer, du sirop de bleuet si sucré sur les langues gourmandes. Nous nous caressons, nos paupières mobiles imitant tellement bien les doigts qui frôlent à répétition le corps d'un être aimé. J'ai immensément envie qu'il m'enlève cette robe difforme qui irrite ma peau blanche. Vertige. Tomber dans ses bras, laisser l'eau de ses yeux couler sur ma chevelure folle.

— Tu te souviens?

— De toi, oui.

De son être, sont nés désirs et brûlures intérieures. Sa prestance, son corps généreux. Je veux tout, mais il ne m'appartient pas, cet homme.

— Non, pas de moi... des événements?

La prudence dans ses mots. Il semble ne pas vouloir tourner le fer dans une plaie ouverte. Il étire le bras, sa main, usée par les activités, épouse la forme de mon épaule. J'y pose la joue. C'est si bon, si chaud. Nos corps se connaissent pour la toute première fois.

— Tu donnes enfin droit de parole à un sentiment!

Du bonheur brut coule dans mes veines. Je m'approche de lui, me blottis dans ses bras, le nez à l'affût d'une odeur unique, la sienne.

— Mais... mais... tu as la peau chaude, ma belle.

— Qu'est-ce que tu croyais?

— Mais... tu es...

— ... Ici, avec toi... et le désir.

— Mais... tu es...

Il déglutit, me dégageant de ses bras, posant les mains sur mes épaules, fuyant mon regard.

— Morte!